

4 211 km

Revue de Presse

Texte et mise en scène
Aïla Navidi



4 211 km

TTT Très Bien

Par **Vincent Bouquet**

Publié le 16 mai 2023

Quatre mille deux cent onze kilomètres, soit la distance entre Paris et Téhéran, c'est la longueur du chemin que Mina et Fereydoun ont parcouru au début des années 1980 pour échapper à la République islamique, qui, après la monarchie du shah, mettait leur existence en danger. Arrivés en France, ils tentent de se reconstruire, sous le regard de leur fille, Yalda, qui aujourd'hui les raconte, et se raconte, pour décrire ce lien indéfectible qui unit les exilés à leur pays d'origine et révéler sa transmission de génération en génération. À partir de son histoire familiale, Aïla Navidi tisse un grand récit qui emporte et bouleverse, grâce à sa fluidité remarquable et à l'engagement des comédiens. Jusque dans les effets de mise en scène, tout est juste, savamment dosé et mû par une émotion retenue. De cette pudeur émane la beauté, mais aussi la force d'un combat pour la liberté, plus essentiel et d'actualité que jamais.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

AVIGNON - CRITIQUE

« 4211 km » de Aïla Navidi : un bijou théâtral qui plonge dans le vécu d'une famille entre Paris et Téhéran

LE 11 · AVIGNON / TEXTE ET MISE EN SCÈNE AÏLA NAVIDI



Publié le 13 juin 2023 - N° 312

Avec une maîtrise qui force l'admiration, Aïla Navidi nous plonge dans le vécu de la famille Farhadi entre Téhéran et Paris. Un bijou théâtral profondément émouvant.

« *Cette pièce est un cri. Un cri que j'avais en moi depuis toujours* » confie l'autrice et metteuse en scène Aïla Navidi. Un cri né de l'épreuve du déracinement, un cri qui se fait bijou théâtral, façonné et poli avec savoir-faire, précision, limpidité, et aussi certainement beaucoup d'amour. Un cri comme une empreinte chatoyante, nécessaire, qui vise à rendre hommage aux aînés autant qu'à être transmise aux enfants. Et qui montre magnifiquement que l'identité ne se pense pas en parts distinctes, mais constitue un tout pluriel nourri de multiples affluents, qu'il n'est pas toujours aisé de conjuguer. Au cœur de l'histoire, Yalda, née à Paris le 9 octobre 1981, qui parfois se fait narratrice, fille de Mina et Fereydoun Farhadi, réfugiés politiques qui dans les années 1970 combattirent courageusement le Shah d'Iran avant de se faire voler leur Révolution par la dictature du régime islamique et de devoir fuir en France. Un séjour censé être transitoire avant de rentrer à la maison, qui se prolongea pendant des décennies.

Une histoire d'amours, au pluriel

Rythmée, fluide et subtilement agencée, sans aucune seconde de relâche, l'épopée plonge au cœur du vécu de la famille Farhadi, traversant l'espace et le temps : de Téhéran à Paris, soit 4211 kilomètres à vol d'oiseau, d'une génération à l'autre, des années 1970 à aujourd'hui, où depuis l'assassinat le 16 septembre 2022 de la jeune Mahsa Amini, arrêtée pour un voile mal ajusté, les mollahs répriment férocement le désir de liberté de la population. De l'espace scénographique à l'utilisation de la lumière, tous les effets du théâtre se conjuguent dans une parfaite cohérence. Il est fréquent voire galvaudé de dire qu'au théâtre le singulier rejoint l'universel, ou que l'intime rejoint le politique. Servie par de formidables comédiens – Olivia Pavlou Graham, Florian Chauvet, Aïla Navidi, Sylvain Begert, Damien Sobieraff et June Assal -, cette pièce y parvient profondément : malgré la violence de l'Histoire avec sa grande hache (comme le disait l'orphelin Georges Perec, dont la famille fut décimée par les nazis), malgré les drames, le désir de vivre l'emporte et unit les générations. Il est beau que le théâtre se fasse ainsi mémoire, et célébration de la liberté.

Agnès Santi

france•2

“20h30 le dimanche”



<https://bit.ly/40pAabK>

Mention à 00:27:40

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

4 211 km, l'histoire perçante de l'exil

14 janvier 2023



Lors de la révolution de 1979, de nombreux Iraniens courageux se sont battus contre la dictature du **Shah**. Rêvant à une démocratie, ils ont eu l'ayatollah **Khomeiny** et sa république islamique. Et depuis, plus rien ne va dans ce pays qui est l'un des plus anciens berceaux de la civilisation. Ils sont nombreux à avoir pris le chemin de l'exil. Mina et Fereydoun ont parcouru les 4 211 km qui séparent Téhéran de Paris. Et comme le dit Fereydoun : « *Quand nous sommes partis, nous pensions que c'était pour 6 mois, ça fait 35 ans.* » Ces mots résument bien l'histoire que nous raconte l'autrice.

Une fresque aux couleurs des souvenirs

On ne quitte pas son pays sans raison. Et lorsque l'on arrive autre part, il faut apprendre à composer entre sa culture et celle de la nation qui vous accueille. Il y a toujours accroché au cœur l'espoir d'un retour. Souvenez-vous de ces Russes blancs qui ont mis des années avant de défaire vraiment leurs valises. Certains choisissent de se fondre dans la masse, oubliant leurs racines, mais beaucoup continuent à maintenir ce qui fait leur identité culturelle. Leurs enfants apprennent souvent à faire avec les deux. C'est ce que fait la jeune Yalda.



L'histoire commence le jour de la naissance de sa propre fille. Mina et Fereydoun arrivent à la maternité avec les usages de chez eux pour accueillir la nouvelle née. C'est joyeux et festif. Puis arrive Édouard, il a fait son devoir de père en allant déclarer sa gamine à la Mairie. Dans sa précipitation et avec l'aide de l'administration, il a oublié d'accoler le nom de famille de sa femme au sien. Cette dernière prend la nouvelle comme une trahison. Ce nom était

important, parce qu'il est aussi un morceau de l'histoire familial qui va construire ce petit être. Alors, elle va raconter.

Une mise en scène au cordeau

Aïla Navidi déroule son histoire avec grand talent. Telles celle d'**Ariane Mnouchkine**, **Wajdi Mouawad**, **Alexis Michalik**, sa mise en scène s'inscrit dans une succession de tableaux où, dans un espace vide, la scénographie prend toute son importance. Ainsi l'on passe d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre sans se perdre. Qu'il est beau ce tapis qui se soulève et devient une toile de fond, ces pétales noirs, qui jonchent le sol, telles les roses d'Ispahan... Dans un récit, au rythme cinématographique, l'artiste expose la cartographie de tout ce qui a composé son histoire familiale et qui lui a permis de se construire.

Ces héros du quotidien

Comme on les aime Mina et Fereydoun. En aucun cas, ils ont baissé les bras, perpétuant la lutte pour qu'un jour leur pays connaisse la liberté. Ces deux éternels amoureux ont vu défiler le temps sans perdre l'espoir de parcourir, un jour, dans l'autre sens les 4 211 km. Ils le feront, mais dans une urne. **Alexandra Moussaï** est une admirable mère ! Tout dans son incarnation, quel que soit l'âge de son personnage, est d'une grande habileté. On lui connaissait bien des talents, mais là, elle nous a surpris et totalement séduite. Dans le rôle du père, **Florian Chauvet** possède la force et la tendresse nécessaire à cet homme qui ne lâcha jamais rien.

L'identité est le fruit de mille et une choses



La pièce aborde aussi le sujet de l'intégration, de la double appartenance culturelle. Yalda se balade entre ces deux mondes. Celui de sa famille de héros qui ne se plaignent pas, de sa maison, où l'on parle farsi, mange, vie et respire à l'iranienne, mais aussi de la société française dans laquelle elle cherche sa place. Le fait que ce soit elle qui porte la narration, apporte une distanciation qui ouvre sur un questionnement universel. **Olivia Pavloun-Graham**, dont le père est Grec et la mère Néo-Zélandaise, a fort bien su donner les couleurs aux questionnements de son

personnage. D'une justesse émotionnelle, son interprétation est remarquable.

Un esprit de troupe au service d'une histoire bouleversant

Benjamin Brenière, **Sylvain Begert** et **Aïla Navidi** incarnent plusieurs rôles, dont celui de l'époux français, de meilleur ami de la famille et du grand-père, et de la tante restée au pays. Ils sont bien évidemment excellents dans ces jeux multiples. L'esprit de troupe règne et nous emporte.

Évidemment, on songe aux *Poupées persanes* d'**Aïda Asgharzadeh**. Ce spectacle, mis en scène par **Régis Vallée**, a connu un grand succès aux Béliers, en Avignon cet été et à Paris, cet automne. Les deux spectacles se répondent en miroir, offrant deux visions de l'immigration iranienne. Et au vu de ce qui se passe en ce moment en Iran, il est plus que nécessaire, c'est même un devoir d'utilité public et humain, d'aller applaudir ce magnifique et bouleversant spectacle.

Marie-Céline Nivière

Au Festival d'Anjou, le triomphe d'un spectacle sur les exilés et contre l'obscurantisme

Le spectacle « 4 211 km » a remporté les trois prix du concours des compagnies au 73e Festival d'Anjou. L'artiste et metteuse en scène Aïla Navidi a été récompensée samedi 24 juin au théâtre du Quai à Angers.



Salle du T400 au théâtre du Quai, Angers, samedi 24 juin 2023. Avec son spectacle 4 211 km, la metteuse en scène Aïla Navidi (assise sur la 2e chaise à gauche) a fait l'unanimité parmi les jurés du concours des compagnies au Festival d'Anjou, rassemblés autour de Claire Chazal (assise au milieu), sous la houlette du directeur artistique Jean Robert-Charrier (à droite). | CO – FRANCK DE BRITO

Plein d'imperfections, plein de choses magnifiques. On a ressenti une sève artistique magnifique. Présidant en famille la cérémonie de remise des prix du concours des compagnies, le directeur artistique du Festival d'Anjou Jean Robert-Charrier n'a pas caché son enthousiasme devant le public passionné de théâtre.

Temps fort du festival, cette semaine dédiée aux compagnies émergentes qui livrent déjà des spectacles professionnels s'est achevée samedi 24 juin dans la salle du T400 au théâtre du Quai à Angers. Cinq spectacles étaient en lice : « La Fin du début », de Solal Bouloudnine, « Dernier amour » de Hugues Jourdain, « 4 211 km » d'Aïla Navidi, « Céline » de Juliette Navis et « Tenir debout » de Suzanne de Baecque.

« J'ai poussé un cri »

Trois prix étaient à attribuer, dans l'ordre, celui du public, des jeunes et du jury professionnel. À chaque fois, une seule et même metteuse en scène a descendu les marches.

Avec sa pièce sur l'exil d'un couple qui a fui la révolution islamique à Téhéran pour se réfugier à Paris en 1979, inspirée de la vie de ses parents, Aïla Navidi a saisi les jurés à l'unanimité. Nous avons été très touchées et émues par ce spectacle chargé d'histoire, de politique, d'engagement et d'humanité. C'est un spectacle de résistance nécessaire, a salué la célèbre journaliste Claire Chazal, membre du jury professionnel. C'est un spectacle très émouvant sur la lumière, contre l'obscurantisme, a ajouté la comédienne Stéphanie Bataille.

« Quand j'ai écrit cette pièce, j'ai poussé un cri », confie la lauréate, ravie que son message ait reçu un écho aussi positif. Lancé il y a un an, « avec peu de moyens », son projet repart de l'Anjou sur de bons rails.

Des racines et des ailes

Posted By *Juliette Beau* On 26 juin 2022 @ 20h00 In Spectacles | [No Comments](#)



Dans le cadre du prix Jeunes metteur.se.s en scène du théâtre 13, Zone Critique a pu découvrir *4211 kilomètres*, une pièce relatant l'histoire d'une famille iranienne réfugiée en France après la révolution islamique.

Naissance composée

Dans une maternité parisienne, un jeune père annonce d'un ton dégagé à sa compagne que leur petite Nour qui vient de naître, a été déclarée sous son seul nom de famille parce que l'employée de mairie « trouve que Pereillat -Farhadi c'est trop long ». Yalda explose alors de colère à l'idée que sa fille soit privée de ce nom qui signifie tout pour elle. À ce cri de rage répond celui de douleur de sa propre mère, Mina, lorsqu'elle met au monde Yalda en France, où elle s'est réfugiée avec son mari Fereydoun, convaincu qu'ils retourneront bientôt dans leur pays natal, à 4211 km de là.

Identité(s) nationale(s)

Deux identités s'affrontent, certes, mais se nourrissent aussi dans une sorte de mouvement perpétuel.

C'est donc l'histoire du pays où l'on ne retourne jamais. Un pays que Yalda n'a jamais vu, mais où elle grandit pourtant, les pieds en France et la tête en Iran. Et pour le matérialiser, quoi de mieux que le théâtre ? Sur une scène parsemée de terre, délimitée par quatre cordes à linge reliée à des piquets, et seulement meublée d'une table basse et de tapis, figurant aussi bien un studio parisien qu'une prison iranienne, six comédien.ne.s incarnent les membres de cette famille résiliente et joyeuse, mais également celles et ceux restés à 4211 kilomètres de là : le père et la sœur bien-aimés de Nina, les camarades de lutte et les sinistres gardiens de la révolution. Récits parcellaires des parents, bribes de farsi, musique jouée par les nombreux amis de passage de la

famille et bulletins d'information alimentent l'imaginaire de Yalda en se mêlant à sa culture française (rap, Ophélie Winter, quartier d'Évry et de la Défense...). Ses deux identités s'affrontent, certes, mais se nourrissent aussi dans une sorte de mouvement perpétuel, bien loin de la conception d'identité nationale figée de l'extrême droite (évoquée lors des élections de 2002) et des préjugés de l'entourage français de Yalda que l'autrice et metteuse en scène tourne en ridicule.

Les porteur.euse.s d'(H) istoires

La pièce s'émancipe de l'épisode historique pour livrer une réflexion universelle sur la famille, l'exil et la transmission.

Si la pièce n'échappe pas à un certain didactisme (questions posées par la jeune Yalda à ses parents sur l'histoire de la Révolution islamique et prise en charge, par la même Yalda du récit de leur vie en France en avant-plateau avec dates tapuscrites en fond de scène), il se dégage, de la part de l'autrice et metteuse en scène, une telle tendresse pour ses personnages que les spectateur.ice.s se laissent emporter par le rire et l'émotion. Car si *4211 kilomètres* semble s'inscrire dans la lignée du roman graphique *Persépolis* de Marjane Satrapi avec également une narratrice pleine d'humour, à la fois exaspérée et émue par sa double identité, elle s'émancipe de l'épisode historique pour livrer une réflexion universelle sur la famille, l'exil et la transmission dans laquelle peuvent se reconnaître les descendant.e.s d'immigré.e.s d'autres origines. Comme Yalda à qui l'on suggère de changer son prénom lors de sa demande de naturalisation, la grand-mère de l'autrice de ces lignes, venue d'un pays en guerre civile dans les années 40, a vu le sien « francisé » d'autorité par son enseignante de primaire. Et comme pour Yalda, le récit des origines transmis par la première génération est lacunaire, fantasmé et immensément chéri... *4211 kilomètres* est ainsi une belle façon de rendre hommage à tous les exilés, porteurs d'(H) istoires malgré eux.

Juliette Beau

4211 kilomètres, une pièce écrite et mise en scène par Aïla Navidi et la Compagnie du Nouveau Jour au Théâtre 13, les 21 et 22 juin 2022.

4211 km, Aïla Navidi, Théâtre de Belleville

REBECCA BORY

4211km, c'est la distance entre Paris et Téhéran. C'est la distance parcourue par Mina et Fereydoun venus se réfugier en France après la révolution iranienne. Yalda, leur fille, née à Paris nous raconte.



4211km, c'est la distance entre Paris et Téhéran. C'est la distance parcourue par Mina et Fereydoun venus se réfugier en France après la révolution iranienne. Yalda, leur fille, née à Paris nous raconte.

“Quand nous sommes partis, nous pensions que c'était pour 6 mois, ça fait 35 ans.” Yalda nous raconte la vie de ses parents : leur vie exilée, leur combat pour la liberté, l'amour d'un pays et l'espoir d'un retour. Elle se livre sur le poids du passé, ses sentiments du devoir de mémoire, sa colère et sa quête d'identité.

Comment vivre avec cet héritage dans une société où elle est perçue comme exotique ? Comment se sentir iranienne quand elle connaît la langue, la culture, tous les codes mais qu'elle n'a jamais pu y aller ?

Elle nous balade entre ses deux mondes : sa famille, des héros qui ne se plaignent jamais, et la société française dans laquelle elle cherche désespérément sa place.

Elle réussit le pari de nous faire voyager entre plusieurs espaces-temps en s'appuyant sur une mise scène fluide et faisant appel à notre imagination. Nous pouvons aussi bien ressentir les parfums des fleurs de Téhéran comme la dureté de la vie de l'immeuble HLM de banlieue parisienne.

Cette histoire est également un témoignage poignant des milliers d'Iraniens qui ont fui après la Révolution islamique. Elle nous questionne sur notre liberté d'action. Que ferions-nous si notre pays basculait aux mains d'extrémistes ? Que deviendrons-nous si nous devons nous exiler ?

4211km est un témoignage fort touchant sur l'héritage et comment il est parfois difficile d'assumer sa mosaïque identitaire. Beaucoup d'émotions dans le public et sur le plateau...

ManiThea

Publié le 06/02/2023 par Catherine Corrèze

Elle c'est Yalda, la fille de Mina et Fereydoun, et c'est elle qui raconte. Elle est née à Paris mais ses parents viennent d'Iran où il est interdit de s'exprimer et où un tyran en remplace un autre. Alors elle décrit leur lutte pour la liberté, puis la fuite et finalement leur vie en France en tant que réfugiés politique. 4211km, c'est la distance entre Paris et Téhéran, c'est la distance entre leur ville et leur pays d'adoption. Elle raconte le courage et la résilience de ses parents qui ont décidé de se battre puis qui ont choisi de fuir pour survivre.

Elle parle de leur amour de ce pays si éloigné au propre comme au figuré. Elle raconte sa famille, et le déchirement entre ces deux mondes, pour ces hommes et femmes qui survivent sans se plaindre. Elle dévoile aussi sa propre souffrance et sa recherche d'identité avec cet héritage si difficile à porter et le poids du passé si compliqué à supporter. Elle est « française mais pas que ».

Yalda ne se souvient pas, elle n'était pas née, ou trop petite mais on lui a raconté. Elle remonte le temps avec nous de 2011 à 1981 à 1977, de Paris à Téhéran.

C'est l'histoire de la lutte pour la démocratie, c'est la grande Histoire qui se mélange avec leur histoire intime et familiale avec beaucoup de dignité et de sincérité. Et puis l'exil, 40 ans loin de leur pays : Yalda décrit les cours de français pour l'intégration et l'insertion, le manque de ceux qui sont restés, le mal du pays, des odeurs, des plats, et puis les amis de passage qui viennent pour quelques jours ou quelques mois squatter l'appartement déjà si petit.

Yalda est fille de réfugiés, exilée malgré elle, on lui a transmis la guerre et la révolte et ça lui colle à la peau. Elle ne veut pas oublier ses ancêtres, ni nier ce passé, ni renier ce pays qu'elle n'a pourtant pas connu.

La musique est omniprésente, il y a des chants et des danses ; la culture de leur pays s'installe dans leur appartement de la région parisienne et par conséquent sur la scène devant nous. La pièce va vite, tout s'enchaîne sans temps mort, Les liaisons et changements sont ultra fluides et intelligents. La mise en scène efficace liée à la très belle scénographie propose une succession de scènes tantôt drôles, tantôt puissantes, tantôt émouvantes. Avec un décor très simple, quelques draps, quelques tapis, quelques éléments de costumes on est transporté dans les différents lieux de l'intrigue. Tous les comédiens et comédiennes sont investis, sincères et justes.

La pièce est remplie d'amour filial, amicale et nationale. Le message est plein de respect et d'espoir et bien sûr rempli de toute la tristesse possible pour les événements et la violence qui continuent là-bas. On pleure (beaucoup), on rit, on est touché au cœur par cette une épopée théâtrale. Une pépite théâtrale comme on aime.

P.S. : J'avais déjà quatre pièces prévues cette semaine-là mais je me décide à ajouter cette pièce à mon programme, je me rends compte un peu tard que c'est un jour de grève des transports. J'hésite jusqu'à la dernière minute à annuler ma venue mais un pressentiment me fait maintenir mon engagement. A la fin de la pièce je ne sais pas encore comment je vais faire pour rentrer chez moi mais je suis heureuse et comblée d'avoir pu partager ce moment de théâtre, le reste ne compte pas.

Chantiers de culture

De Téhéran à Paris, l'exil

Jusqu'au 30/05, au Théâtre de Belleville (75), Aïla Navidi met en scène *4211km*. La distance entre Téhéran et Paris, celle qui sépare de tous ses proches une famille contrainte à l'exil. De la dictature sous le règne du chah Pahlavi à la torture sous le joug du régime islamique, l'émouvante fresque d'un combat pour la liberté, entre l'amour d'un pays et l'espoir d'un retour.



Le plateau recouvert d'un immense tapis persan, la fête peut commencer : Yalda donne naissance à son premier enfant, ses parents Mina et Fereydoun rayonnent de bonheur ! Il n'en fut pas toujours ainsi du temps où, épris de démocratie et de liberté, ils combattaient le régime du chah d'Iran. **Prison et torture déjà jusqu'à la chute et à la fuite en Egypte des Pahlavi en 1979, torture et prison encore au lendemain de leur révolution avortée** et confisquée par l'ayatollah Khomeini avec l'instauration de la République islamique... Face à la répression programmée, l'exil obligé en 1980 par instinct de survie !



Ubiquité culture(s)

4211 km



© compagnie Nouveau Jour

Texte et mise en scène Aïla Navidi, compagnie *Nouveau Jour* – au Théâtre de Belleville, et du 7 au 26 juillet 2023, au 11/Festival Avignon off.

On voyage entre Paris et Téhéran – 4211 kilomètres est la distance qui sépare les deux capitales – et à travers trois générations et plusieurs décennies. Yalda raconte l'exil de ses parents, Mina et Fereydoun, venus en France après la révolution de 1979. On remonte le temps historique et le temps familial, de Téhéran à Paris, là où la mémoire individuelle rejoint la mémoire collective. La mémoire familiale passe ici par l'histoire qu'a écrit Aïla Navidi et qu'elle a portée à la scène, celle de sa famille, contrainte à l'exil.

On est en 2011 à la maternité Trousseau où naît une petite fille prénommée Marjane dont les grands-parents sont Iraniens et les parents franco-iraniens. Yalda, la mère de Marjane, est dans un grand désarroi face au père qui vient de déclarer leur fille sous son seul patronyme, français, négligeant le nom de la mère qui le lui avait pourtant expressément demandé. Tout au long de l'histoire on comprend l'importance de sa demande, pour que vive le nom, la mémoire du grand-père et la mémoire familiale, les souvenirs du pays.



© compagnie Nouveau Jour